Le désespoir
Etude de texte

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

I. Préambule : Le désespoir selon la catégorie du désir..... 2
II. Le désespoir selon la catégorie du religieux..... 3
III. Le désespoir selon les facteurs de la synthèse du moi. 4
IV. Désespoir-ouvert et désespoir fini..... 5

****

Texte de Kierkegaard, ***Traité du Désespoir***, I, Chap. III.

> *L'homme qui désespère a un sujet de désespoir, c'est ce qu'on croit un moment, pas plus ; car déjà surgit le vrai désespoir, la vraie figure du désespoir. En désespérant d'une chose, au fond, l'on désespérait de soi et, maintenant, l'on veut se défaire de son moi. Ainsi quand l'ambitieux qui dit « être César ou rien » n'arrive pas à être César, qu'il ne supporte plus d'être lui-même. Ce n'est donc pas de n'être pas devenu césar qu'au fond il désespère, mais de ce moi qui ne l'est point devenu. Ce même moi, autrement, eut fait toute sa joie, joie non moins désespérée, le voilà maintenant plus insupportable que tout. A y regarder de plus près, l'insupportable pour lui n'est pas de n'être point devenu César, mais c'est ce moi qui ne l'est pas devenu ; ou plutôt ce qu'il ne supporte point, c'est de ne pouvoir pas se défaire de son moi.(…) C'est donc une vue superficielle de dire d'un désespéré (faute sans doute de n'en avoir jamais vu, ni même de s'être vu), comme si c'était son châtiment, qu'il détruit son moi. Car c'est justement ce dont à son désespoir, à son supplice, il est incapable, puisque le désespoir a mis le feu à quelque chose de réfractaire, d'indestructible en lui, au moi.*
>
> Kierkegaard, ***Traité du Désespoir***, *(Trad. K. Ferlov et J.J.Gateau).*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le désespoir

Etude de texte

I. Préambule : Le désespoir selon la catégorie du désir.

Nous avons cherché à définir le désespoir et l'espoir selon le concept de désir. Ce n'est pas autrement que procède Spinoza lorsqu'il définit le désespoir comme « la tristesse qui naît de l'idée d'une chose future ou passée au sujet de laquelle il n'y a plus de raison de douter » (Ethique, Définition des sentiments).

En effet :

1/ Le désespoir est une tristesse constante, à la différence de la crainte qui est une tristesse inconstante : lorsque je suis désespéré, la chose qui me désespère, qu'elle soit passée ou future, est là, comme le dit Spinoza, c'est à dire que je la considère comme présente ou comme inévitable. Le désespoir est ainsi la forme que prend ma crainte lorsque je ne doute plus, « quoique nous ne puissions jamais être certains de l'issue des choses particulières ». A ce titre, le désespoir ne s'oppose pas tant à la sécurité (absence de doutes), qu'à l'espoir -joie inconstante, qui naît d'une idée et non pas de la chose -.

2/ Forme malheureuse de l'absence de doute, le désespoir est plus généralement une forme de haine, si l'on définit la haine comme « une tristesse accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ». Mais dans le désespoir, je n'imagine pas simplement la cause de ma tristesse, mais je me représente encore sa puissance, puisque c'est comme présente ou existante que je l'imagine.

3/ Variété de la haine, le désespoir est en conséquence une forme de tristesse, qui n'est pas autre chose que le « passage de l'homme d'une plus grande à une moins grande perfection ». Comme le dit Spinoza, « le sentiment de la tristesse est un acte, qui donc ne peut être autre que l'acte de passer à une perfection moindre, c'est-à-dire l'acte par lequel la puissance d'agir de l'homme est diminuée ou contrariée ». Le désespoir est ainsi un passage d'une réalité à une réalité moindre ; et la distance que mesure et constitue ce passage est la mesure même du mal qu'est le désespoir : défaut d'être ou, plus justement (pour une philosohie où la réalité ne saurait avoir de défaut puisque « par réalité et perfection », il faut entendre « une seule et même chose ».

4/ Mais cette puissance d'agir n'est pas elle-même autre chose que l'expression de « tous les efforts de la nature humaine que nous nommons appétit, volonté, désir ou impulsion ». Si nous devions ainsi saisir conceptuellement le désespoir, il faudrait dire que rapporté à ce que nous sommes, il est une diminution de notre réalité (tristesse), accompagnée de l'idée d'une cause extérieure (haine), que nous imaginons comme actuellement présente ou inévitable (désespoir). Ainsi le désespéré qui se suicide a-t-il sa puissance d'agir à ce point contrariée par la puissance d'agir des réalités extérieures, qu'elle est, comme le dit Spinoza, « vaincue ». Réciproquement, l'homme chez qui le désir ne fait plus nombre avec la raison –dont la puissance d'agir est pour ainsi dire maximale- sera le moins triste, le moins haineux, le moins désespéré et, en un mot, le plus vivant : « plus l'esprit comprend de choses par le deuxième et par le troisième genre de connaissance, moins il pâtit des sentiments qui sont mauvais (…) » *Ethique*, V,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

prop. XXXVII. En un sens, Spinoza conçoit le désespoir en terme de désir non pas tant déçu que diminué, pour voir dans la vraie philosophie une libération du désespoir.

II. Le désespoir selon la catégorie du religieux.

Mais si l'homme religieux « est seul à savoir ce qu'elle la maladie mortelle », Kierkegaard nous rappelle, contre Spinoza, que le désespoir –la maladie mortelle- ne relève peut-être pas entièrement de l'ordre du désir –ou de la nature -. Il y a en effet, pour Kierkegaard, deux formes de désespoir, selon que le sujet du désespoir s'est posé lui-même –par son désir ou par sa volonté d'être- ou a été posé par un autre.
« Il y a deux formes du véritable désespoir. Si notre moi s'était posé lui-même, il n'en existerait qu'une : ne pas vouloir être soi-même, vouloir se débarrasser de son moi, et il ne saurait s'agir de cette autre : la volonté désespérée d'être soi-même ».

D'un côté, désespérer, c'est ne pas vouloir être soi-même ; d'un autre côté, désespérer, c'est vouloir être soi-même. Désespérer, c'est à la fois vouloir et ne pas vouloir être soi-même, et c'est bien cette volonté contradictoire que je suis ; si bien que me libérer du désespoir serait moins me libérer que me détruire :

« Le désespoir est la maladie mortelle. Car loin qu'à proprement parler on en meure ou que ce mal finisse avec la mort physique, sa torture au contraire, c'est de ne pouvoir mourir, comme l'agonie… »

Certes notre conscience n'est pas structurellement et naturellement désespérée : auquel cas, le désespoir ne nous étonnerait plus. Mais pourtant notre conscience est toujours désespérée, si bien que le désespoir est un accident, mais moins un accident par accident, comme aurait dit Aristote, qu'un accident par soi : le désespoir est le propre de la conscience. Mais pourquoi en est-il ainsi ? C'est que dans le désespoir je ne désespère pas d'une chose, ou du monde, mais de moi. Le désespoir, maladie du moi, procède d'un manque qui est moins celui d'un désir que d'une identité : or la conscience est précisément exigence d'unité et de synthèse. 3Le moi désespéré, sans répit comme Tantale, s'occupe de vouloir être lui-même ».

Mais cette exigence d'identité qu'est le rapport du moi au moi (la conscience) ne peut précisément jamais être satisfaite, car le moi est une synthèse dynamique et dialectique de fini et d'infini, de possible et de nécessaire. Aussi l'étude du désespoir chez Kierkegaard met-elle d'abord au jour les facteurs qui rendent l'expérience du désespoir possible. Si le désespoir a avant tout pour la conscience un sens éthique, si nous le vivons comme une douleur morale ou comme une culpabilité, son principe est métaphysique ou religieux. Pour comprendre le désespoir comme mal (comme mal qui me fait souffrir ou comme faute que je commets), il faut comprendre sa possibilité dans la nature surnaturelle de l'homme.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le désespoir

Etude de texte

III. Le désespoir selon les facteurs de la synthèse du moi.

L'homme qui rêve d'être César est, comme tout homme pour Kierkegaard, un rapport d'infini et de fini, de possible et de nécessaire ; et selon le point de vue adoptée (car chaque forme de désespoir reflète dialectiquement les autres), on pourra dire que le désespéré manque plus ou moins de l'un de ces quatre facteurs de la synthèse du moi.
Ainsi le désespoir de l'infinitude, ou le manque de fini, caractérise-t-il l'être qui se perd dans l'imagination de l'infini, et qui ne cesse de s'éloigner de son « moi », d'être dévoré comme le dit Kierkegaard par un sentiment, une connaissance, une volonté imaginaires. Le désespéré veut être lui-même (il ne veut pas être un autre), mais il a beau faire : il n'est pas lui-même (il se divertit dan l'imaginaire). Tout au rebours, le désespoir dans le fini, c'est le manque d'infini : l'homme est aliéné à la réalité sensible qui l'environne, il s'y installe facilement, il devient « un homme comme on veut » (il se divertit dans les affaires sérieuses). Le désespéré ne veut plus être lui-même (il veut être comme les autres), mais il a beau faire, il n'est pas un autre.

En se réfléchissant dans l'indéterminé de l'imagination ou dans le déterminé de la réalité sensible, le moi se perd comme synthèse d'infini et de fini. Mais le mi n'est cette synthèse qu'en puissance ou en devenir : « le moi kata dunamin contient autant de possible que de nécessité, car il est bien lui-même mais il doit le devenir. Il est nécessité, puisqu'il est lui-même, et possible, puisqu'il doit le devenir ».

D'où une double possibilité de désespérer : par manque de nécessité ou par manque de possible. L'homme qui manque de nécessité n'est plus que la série des possibles qu'il pourrait être et, en réalité, « n'est plus qu'un mirage ». Il n'est plus lui-même, puisqu'il n'est aucun possible, en même temps qu'il a perdu la conscience de ce qu'il est. Pour reprendre notre texte, l'homme qui rêve d'être césar n'est pas César, mais il n'est pas non plus celui qui rêve de l'être : car le rêve est là encore un divertissement de nous-mêmes, une manière de ne pas obéir à nos « frontières intérieures. Manquer de nécessité, désespérer du possible, c'est en ce sens là ne pas vouloir être quelqu'un d'autre, parce qu'à la vérité, je suis moi-même. Mais inversement, l'homme, pour être soi-même, a besoin du possible : il est aussi celui qui rêve d'être César, et qui peut l'être. L'homme ne se fuit pas entièrement dans le divertissement (le possible), puisqu'il est aussi cet être qui se divertit. En ce sens-là, manquer de possible, désespérer de la nécessité, c'est vouloir ne pas être soi-même parce qu'à la vérité je suis quelqu'un d'autre, dès lors que je cherche à me dire : « la nécessité semble n'être que des consonnes, mais pour les prononcer, il faut du possible ». Plus que le sujet d'un désir déçu, le moi du désespéré est contradiction et c'est pour cela que le désespéré désespère.

Le désespoir, c'est donc ce « pathétique de l'échec » dont parle Ricoeur, cette nécessité et en même temps cette impossibilité fondamentale à trouver de soi à soi un accord. Comme le dit Kierkegaard, tout rapport authentique à ce que nous sommes est une intensification du désespoir : plus on est conscient, plus on est désespéré. Certes, dans le manque de fini ou d'infini, le désespéré peut oublier son désespoir en même temps qu'il s'oublie lui-même : mais un désespoir qui s'ignore n'en est pas moins un désespoir réel : « qu'importe donc que le désespéré ignore son état ? En désespère-t-il moins ? …Dès que l'existence chancelle, surgit le désespoir qui guettait à couvert ». La déception de ne pas devenir César, si elle n'est pas du désespoir ou une

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

cause de désespoir, trahit le désespoir plus profond d'un moi qui cherche à oublier ce qu'il est vraiment : et loin que cet oubli soit un don du monde (une grâce), c'est un oubli volontaire de soi, moins une manière de se donner que de fuir la contradiction qui nous constitue, au lieu de la rendre plus consciente.

IV. Désespoir-ouvert et désespoir fini.

Si le moi, rapport qui se rapporte à lui-même « ne peut avoir été posé que par lui-même ou par un autre », la possibilité du désespoir est pour la conscience religieuse le signe qu'elle ne s'est pas elle-même posée, mais qu'elle a été posée. Parce que nous ne nous sommes pas posés nous-mêmes, nous ne sommes pas simplement l'impossibilité d'un accord (la volonté de ne pas être soi, qui est la première forme du désespoir), mais encore la possibilité d'un accord que nous pouvons vouloir être et que nous désespérons d'être par nos seules forces (la volonté d'être soi, seconde forme de désespoir) :

> *« Ce qu'en effet traduit la volonté désespérée d'être soi-même, c'est la dépendance de l'ensemble du rapport, qui est le moi, c'est à dire l'incapacité d'atteindre par ses seules forces à l'équilibre et au repos : il ne peut être dans son rapport à lui-même, qu'en se rapportant à ce qui a posé l'ensemble du rapport ».*

L'expérience du désespoir nous rend ainsi conscients de la finitude et de la contingence essentielle de notre être. Plus encore, la volonté désespérée peut faire signe pour nous vers une extériorité fondatrice ou salvatrice.

Aussi bien l'homme n'est-il pas simplement pour Kierkegaard une synthèse de fini et d'infini, de possible et de nécessaire, mais il est également une synthèse de temporel et d'éternel. En ce sens, être déçu de ne pas être César, ce n'est pas seulement désespérer de quelque chose de temporel, mais c'est bien, premièrement, désespérer du temporel en tant que tel, puisque ce n'est pas dans le temporel que je puis véritablement être moi (ma déception me révèle). Secondement, c'est désespérer de la faiblesse que nous mettons à désespérer du temporel, puisqu'il est vrai que j'ai profondément voulu être César (ma déception en est encore le signe honteux) : « le désespéré voit de lui-même sa faiblesse de prendre tant à cœur le temporel, sa faiblesse de désespérer ». Troisièmement, désespérer de ma faiblesse, c'est désespérer de l'éternel où je pourrais être moi (et dont ma faiblesse me prive) : « désepérer de l'éternel et de soi-même, formule de tout désespoir ». Ainsi, plus je comprends mon désespoir, plus je sais qui je suis, plus je me sens loin ou indigne de ce que je suis, plus mon désespoir est profond. Intellectuellement, le désespoir est une forme de connaissance, une remontée vers le principe, une conscience plus intense de ce que je suis vraiment, lors même que d'un point de vue éthique, il est le sentiment d'une chute continuelle et même la possibilité d'une chute irrémissible. Car quatrièmement, le désespoir de la faiblesse peut aussi conduire au désespoir-défi où le moi refuse de se reconnaître après tant de faiblesse. Par orgueil, l'homme désespéré peut nier (et cette négation est l'essence même du désespoir-défi) qu'il a été faible, c'est-à-dire qu'il a désespéré de l'éternel, c'est-à-dire qu'il a désespéré

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le désespoir

Etude de texte

du temporel, c'est-à-dire nier qu'il est fondamentalement une synthèse de temporel et d'éternel, et qu'il veut être sauvé.

Celui qui désespère de ne pas être devenu César peut donc désespérer de deux façons : par un désespoir-défi (qui en reste à la simple déception) ou bien par un désespoir que nous appellerons ouvert : la conscience, comme rapport au fini et à l'infini, reconnaît, dans la contradiction, une relation et une dépendance essentielles, car l'ensemble de ce rapport a été posé par un autre qu'elle-même.

S. Le Diraison et C. Cervellon

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.